

LEMBERG / LWÓW / LVOV / LVIV IDENTITÉS D'UNE « VILLE AUX FRONTIÈRES IMPRÉCISES »

Delphine Bechtel

Presses Universitaires de France | « Diogène »

2005/2 n° 210 | pages 73 à 84

ISSN 0419-1633

ISBN 9782130552109

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-diogene-2005-2-page-73.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LEMBERG / LWÓW / LVOV / LVIV IDENTITÉS D'UNE « VILLE AUX FRONTIÈRES IMPRÉCISES »

par

DELPHINE BECHTEL

Leopolis en latin, Lemberg de son nom germanique, Lwów en polonais, Lviv en ukrainien, cette ville située dans la province historique de Galicie orientale (Galizien, Galicja, Halytchyna) a une histoire marquée par les conquêtes successives de la région par des puissances impériales. Fondée au XIII^e siècle en tant que fortification contre les invasions tatares et mongoles par le prince Danylo de Galicie, puis léguée à son fils Lev (Léo) qui y construit la ville qui porte son nom, elle passe au XIV^e siècle sous la domination des rois polonais pour plus de 400 ans et devient un important centre de l'union polono-lituanienne. Sa constitution multiethnique est pourtant déterminée très tôt, comme pour la plupart des villes centre-européennes, par le droit de Magdebourg sous laquelle elle est placée en 1352 : la ville attire alors de nombreux immigrants (allemands, tchèques, polonais, juifs, arméniens, tatars, moldaves, sarrasins, tant des marchands que des artisans invités par le roi Casimir le Grand pour développer les centres urbains de Pologne, et qui sont installés dans des quartiers spécifiques à chaque ethnie). C'est aussi ce statut de droit allemand (*jus teutonicum*) qui confère à la ville sa qualité d'enclave dans un arrière-pays qui sera peuplé de paysans ruthènes et de nobliaux polonais.

En 1772, après le premier partage de la Pologne, la ville passe sous domination autrichienne ; elle restera d'ailleurs, en 1867, lors du compromis austro-hongrois, en Cisleithanie, c'est-à-dire dans la partie autrichienne de la double Monarchie, dont la Galicie formera la province la plus orientale. Cette ville multiculturelle située à la frontière austro-russe n'échappe pas aux mouvements des nationalités : à partir des années 1890, elle sera soumise à une forte polonisation, les élites polonaises ayant obtenu dans la province une autonomie de fait, tandis qu'elle constitue aussi pour le mouvement national ruthène un « Piémont ukrainien ». Ville-frontière, elle sera aussi l'un des enjeux de la fin de la Grande guerre. En octobre 1918, y est déclarée une éphémère République nationale d'Ukraine occidentale, alors qu'un autre État indépendant se dessine en Ukraine centrale, signe de la particularité de la région que se disputent Polonais et Ukrainiens. En 1918-1919, lors de la bataille de Lwów, les troupes ukrainiennes affrontent les « aiglons » polonais, lesquels finiront par reconquérir

la ville qui sera officiellement rattachée à la Pologne indépendante en 1923. En 1939, suite au pacte secret Molotov-Ribbentrop, la région est envahie par l'Armée rouge et soviétisée. En juin 1941, ce sont les cohortes de la Wehrmacht qui déferlent sur elle, annonçant la période la plus noire de son histoire. Après la guerre, elle fera partie de la République soviétique d'Ukraine, puis en 1991 de l'Ukraine indépendante.

« Ville aux frontières imprécises » selon l'écrivain Joseph Roth¹, Lemberg / Lwów / Lvov / Lviv a connu bien des souverains et son histoire épouse celle de région de Galicie orientale dont elle est la capitale. Ce petit État de Galicie-Lodomérie (Галицько-володимирська держава ou *Hałycz-Wołyń*), surgi au XIII^e siècle, fut-il le successeur de la Russie kiévaine, à laquelle les tenants de l'historiographie nationale ukrainienne, avec leur chef de file Mykhailo Hrushevs'kyi, font remonter les origines de l'Ukraine actuelle ? Cette province excentrée connut pourtant son heure de gloire à l'âge d'or de la Pologne, début XVII^e siècle, et s'enfonça avec son déclin. Si le paysage urbain reste marqué par la splendide vieille ville Renaissance, qui rappelle celle de Cracovie, et les nombreux monuments religieux polonais (Églises Dominicaine, Carmélite, Jésuite, Bénédictine et Bernardine), elle est tout autant dominée par l'architecture viennoise classique, fin-de-siècle et Art Nouveau (*Jugendstil*). Promue capitale de la province de Galicie (où Cracovie n'avait qu'un rôle secondaire), c'est à l'administration autrichienne qu'elle doit ses parcs, son opéra, son université, ses canalisations, son tramway électrique, son raccordement au chemin de fer et sa splendide gare *Jugendstil*, aménagements qui lui valurent le surnom de « Petite Vienne ». Mais les régimes suivants vont réduire l'importance de la ville : déjà excentrée par la 2^e République polonaise, qui la rangea dans la région de Petite Pologne (Małopolska) qui avait pour capitale Cracovie, elle est ramenée sous la tutelle soviétique au rang de simple chef-lieu de l'*oblast* de Lvov, région à la frontière et sorte de cul-de-sac de l'Union soviétique. Le nom même de l'Ukraine, république soumise, ne signifie-t-il pas « marche, frontière » ? Ce n'est qu'à l'indépendance de l'Ukraine qu'a pu être revendiquée par les élites locales la signification nationale de l'Ukraine occidentale (*zakhidna Ukraina*), espace plus vaste et creuset historique de l'identité ukrainienne, ou encore celle de *Halychyna* (Галичина, Galicie), entité régionale archaïque, évoquant l'« occupation » étrangère, oubliée sous le communisme.

1. Joseph ROTH, « Lemberg, die Stadt », dans *Werke 2: Das journalistische Werk 1924-1928*, Cologne, Kiepenheuer & Witsch 1990, p. 289 : « Es ist die Stadt der verwischten Grenzen » ; trad. fr. « Voyage en Galicie » dans *Croquis de Voyage : récits*, Paris, Seuil 1994, p. 341.

Lemberg / Lwów / Lviv : quelle identité urbaine ?

Lemberg / Lwów / Lvov / Lviv a donc connu des identités successives (autrichienne, polonaise, soviétique, ukrainienne, auxquelles il faudrait rajouter une identité juive qui survit dans la mémoire de quelques rescapés expatriés aux quatre coins du monde) au gré des cassures de l'histoire. Si on a pu la présenter comme modèle de multiculturalité avant la lettre², arguant des statistiques de sa population (en gros 51% de Polonais, 30 à 35% de Juifs, 12 à 20% d'Ukrainiens entre les deux guerres, avec des fluctuations et aussi des difficultés à saisir des identités pour lesquelles les critères religieux, linguistiques et ethniques ne se correspondent pas terme à terme³), elle a en réalité subi au XX^e siècle des tragédies et des ruptures violentes, dont le génocide de sa population juive (près de 100.000 personnes avant la guerre, auxquelles il faut rajouter plus de 40.000 réfugiés de Pologne occidentale arrivés en 1939), et l'expulsion presque totale de sa population polonaise en 1946. L'histoire de cette ville à la frontière serait bien plutôt un exemple de ce que les historiens américains, dans le sillage du livre de Rogers Brubaker qui recentre l'étude des nationalismes sur les zones interethniques, appellent les *shatter zones* ou *crush zones*, les zones d'affrontements et de fractures⁴.

Dans la Lvov de l'après Deuxième Guerre mondiale, vidée de près de 80 pour cent de ses habitants, les appartements sont occupés par des Russes de l'intérieur de l'URSS (près de 200.000 personnes) ou des ruraux arrivés des campagnes. Cette ville qui fut à l'extrême Est de l'Autriche-Hongrie, puis à l'Est de la Pologne, ville qui fut jusqu'à la guerre « centre-européenne » dans la cartographie mentale de ses habitants, polono-juive de par sa composition ethnique, devient alors, pour reprendre l'expression de l'historien ukrainien Yaroslav Hrytsak « une ville slave de l'Est », « ukraïno-russe ». Elle est désormais située à l'extrême Ouest de l'Union soviétique. Ce changement brutal d'identité, dont il ne dit pas entièrement qu'il est aussi et d'abord fondé sur l'extermination et le nettoyage ethnique, fait de Lviv « un parfait exemple de la faillite de l'idée de multiculturalisme dans cette partie de l'Eu-

2. C'est surtout à l'écrivain Joseph Roth que revient la création de ce mythe des provinces austro-slaves de la monarchie habsbourgeoise, que ce soit dans ses grands romans comme *La Marche de Radetzky* (1932) ou dans ses reportages cités plus haut. Le mythe austro-hongrois a également été propagé par Claudio Magris dans son livre *Der habsburgische Mythos in der modernen österreichischen Literatur* (1963), Salzburg, O. Muller 1966.

3. Historia Polski w liczbach: Ludność – terytorium, Varsovie, Główny urząd statystyczny 1993 ; Piotr EBERHARDT, *Przemiany narodowościowe na Ukrainie XX wieku*, Varsovie, Biblioteka « Obozu » 1994.

4. Rogers BRUBAKER, *Nationalism Reframed: Nationhood and the National Question in the New Europe*, Cambridge, Cambridge University Press 1996.

rope⁵ ». En effet malgré la redécouverte en Allemagne et en Autriche, aux États-Unis et en Israël, du passé multiculturel de la ville, de sa mémoire plurielle et de la juxtaposition colorée de ses communautés d'antan, malgré sa célébration à travers des publications nostalgiques, exaltant le mythe habsbourgeois et sa splendeur fin-de-siècle de la ville, qui rejoint celui de la Galicie en tant que berceau de célébrités, la richesse de sa culture polonaise et juive, la « ville réelle » et la « ville imaginaire » ne se rejoignent plus et de ce fossé ne peut que résulter un désenchantement douloureux⁶.

Si l'on peut distinguer une permanence dans l'identité de la ville, c'est celle de sa position à la frontière, « aux confins », toujours loin des centres et des capitales (Vienne, Varsovie, Moscou, Kiev) qui la gouvernent et qui se déplacent au gré des régimes. Ceci engendre un phénomène de vassalité et de provincialisme désuet, qui constitue aussi l'un des charmes de la ville. Une promotion à Lemberg a toujours été pour les fonctionnaires, perçue comme une voie de garage, et ce jusqu'à aujourd'hui. Ce n'est qu'avec les élections présidentielles ukrainiennes de 2004 que Lviv pourra espérer peut-être passer de la marginalité à une certaine centralité et celle-ci est encore largement à négocier.

Des modes de réappropriations successives du passé

Ballottée au gré des conquêtes militaires et politiques qui ne lui appartenaient pas, la ville a subi des ré-appropriations successives qui peuvent être retracées à partir de l'histoire de sa rue principale. C'est à la place des remparts et du fossé qui entouraient autrefois la vieille ville pour la protéger que les Autrichiens construisent à la fin du XVIII^e siècle une large rue bordée de maisons bourgeoises, qui portait au XIX^e siècle le nom de Karl-Ludwig-Strasse, puis s'intitula en polonais Wały hetmanskie. À l'indépendance de la Pologne, elle fut rebaptisée Wały Legionow (Rempart des Légions, d'après les légions polonaises qui avaient défendu Lwów contre les Ukrainiens). À la période soviétique, elle fut renommée *Prospekt Lenina* (Avenue Lénine) et enfin, à l'indépendance de l'Ukraine, *Prospekt Svobody* (Avenue de la liberté). Au bout de la place, l'ancien *Teatr Wielki*, théâtre polonais, est devenu l'Opéra national Ivan Franko. La place elle-même a connu une valse des monuments : en 1904 fut érigé un monument à Mickiewicz, poète national polonais ; plus tard sous son avatar soviétique, elle fut agrémentée d'une statue de Lénine,

5. Yaroslav HRYTSAK, « Страсті за Львовом », *Кривика*, année VI, n° 7-8, juillet-août 2002, p. 6.

6. Voir Delphine BECHTEL, « Galizien, Galicja, Galitsye, Halytchyna : Le mythe de la Galicie, de la disparition à la résurrection (virtuelle) », *Cultures d'Europe centrale*, n° 4 : *Le mythe des confins*, Paris, CIRCE 2004, p. 56-77.

débouloignée dès 1990 ; et depuis 1993, c'est le monument à Taras Chevtchenko, poète national ukrainien, qui constitue le point de ralliement de toutes les manifestations, comme dernièrement lors des rassemblements de la Révolution orange, ou tout simplement des processions de mariage.

Dans son prolongement, l'ancienne *Plac Mariacki* (Place Ste-Marie, référence religieuse catholique, donc polonaise), est devenue aujourd'hui la Place de Galicie, où trône une monumentale et assez laide statue du prince Danylo de Galicie, le fondateur de la ville. Non loin de là, au bord du parc qui porte depuis les années soviétiques le nom de Park Ivana Franka (Parc Ivan Franko, naguère Stadtpark autrichien, puis Park Kosciuszko du temps de la Pologne), l'ancien bâtiment du Parlement de Galicie (*Landtagsgebäude*, puis *Sejm galicyjski*) est devenu l'Université « nationale » Ivan Franko, déjà à l'époque soviétique. À part cette référence incontournable et répétée à Ivan Franko, socialiste et écrivain phare de la région, et à des intellectuels ukrainiens respectables (Drahomanov, Hrushovskij), de nombreuses rues ont été renommées dans les années 1990 d'après les noms de dirigeants des mouvements nationalistes ukrainiens, l'Organisation des nationalistes ukrainiens (OUN) ou l'Armée insurrectionnelle ukrainienne (UPA), dont des chefs de guerre et collaborateurs des nazis, comme Stepan Bandera, Yevhen Konoval's', Andrii Melnyk ou Roman Shukhevych alias Tshuprynka (*vul. Stepana Bandery*, *vul. Konoval'sia*, *vul. Henerala Tshuprynky*, etc.). Les noms russes, même ceux de Lermontov ou Pouchkine, sont effacés sans pitié, signe de l'orientation résolument antisoviétique, anti-russe et nationaliste de la commission qui a présidé aux choix des nouveaux noms de rues depuis l'indépendance.

Par leur inscription successive dans la toponymie urbaine, les différents pouvoirs ont, selon les époques, marqué leur subordination à des centres (Vienne, Varsovie, Moscou) dont ils dépendaient. La municipalité des années 1990 suit ce modèle, en inscrivant sur les plaques et la signalétique urbaine une sorte de panthéon national, à la fois pan-ukrainien et local, marqué à la fois par l'évocation d'une histoire commune « nationale » et par l'histoire locale plus résolument belliqueuse.

Si certains guides paraissent pour ramener le souvenir de la présence polonaise ou juive dans la ville⁷, c'est malgré tout son passé juif qui subit l'effacement le plus total. De la synagogue « La Rose d'or », construite par un architecte italien de la Renaissance et détruite par les nazis, il ne subsiste qu'un mur, balafre

7. Lwów, *Ilustrowany Przewodnik*, Lviv, « Centrum Europy », 2001 ; et Yuriy BIRIULIOV, *Jewish Heritage of Lviv / Yevreiskoe nasledie L'vova*, Lviv, « Centrum Europy », 2002.

mémorielle au cœur de la vieille ville. Sur le site du vieux cimetière juif, qui comprenait des tombes du XIV^e au XVIII^e siècle, a été construit en 1947 un marché, le « marché de Cracovie ». Au bout de la rue Zamarstynivs'ka, l'impressionnant monument aux victimes du ghetto de Lviv commémore l'assassinat de 160.000 Juifs par les Nazis entre 1941 et 1943, 45% pour cent de la population d'alors. Mais, dans la même rue, le monument aux victimes des persécutions stalinienne, situé face à l'ancienne prison du NKVD, n'évoque pas les terribles pogroms qui ont eu lieu à l'arrivée des Allemands en juin 1941. Malgré une communauté qui comptait encore 20.000 membres à la chute du communisme, pour 7000 aujourd'hui, avec deux synagogues en activité, la direction des musées de la ville a inauguré en 2004 une exposition au titre suggestif : « Images d'un monde disparu ». La Lemberg juive, tout comme la Lwów polonaise, sont résolument considérées comme éteintes à jamais.

Invention d'une identité locale et d'un récit « galicien » et « lvivien »

Depuis 1990 environ, on assiste à une renaissance de la référence galicienne comme pôle d'identification des élites locales. D'une certaine manière, Lviv avait toujours été, même durant l'URSS, un foyer de dissidence larvée et de perpétuation d'une mémoire familiale et régionale, de résistance à la russification et de transmission d'une identité nationale ukrainienne en dépit du discours internationaliste et russificateur dominant. Dans une ville peuplée pour plus de la moitié par des paysans arrivés des campagnes, la mémoire de l'oppression stalinienne était forcément réduite à un récit personnel de persécutions familiales et locales, grossissant et ignorant des tragédies qui avaient frappé les autres communautés de la ville et de la région. Après 1989, les intellectuels locaux se sont donc mis à « réinventer » la Galicie et sa capitale, Lviv, comme espace à la frontière tout comme centre du nationalisme ukrainien, victime de l'oppression grand-russe et communiste.

Le mot *Halytchyna* (Galicie) a été ré-investi, appliqué à des firmes commerciales, une marque de jus de fruits, etc. Le régionalisme renaissant se sert d'un certain nombre d'icônes du passé qui rappellent le rôle de « Piémont ukrainien » de la région, comme la réactivation du mythe habsbourgeois par exemple. Deux cafés dits « viennois » (à caractère touristique) ont ouvert et l'on a célébré en 2000 le 170^e anniversaire de l'empereur François-Joseph par un bal digne de la cour impériale. Malgré tout, c'est surtout un caractère résolument ukrainien que les élites locales veulent imprimer à la ville, « *nashe slavno misto Lviv* » (notre célèbre ville de Lviv), le mot *nashe* (« notre »), lourd de signification, étant appliqué à tout ce qui est « ukrainien » par opposition à tout ce qui

pourrait être russe, polonais ou étranger, et qu'on retrouve autant dans l'expression courante « *po nashomu* » (dans « notre » langue, c'est-à-dire en ukrainien) ou encore dans le nom réunificateur de la coalition d'opposition *Nasha Ukraïna* (« notre » Ukraine, par opposition à « la leur »). La nomenclature des rues et l'apposition de diverses plaques commémoratives et de monuments aux héros contestables de l'Ukraine occidentale ayant collaboré avec les Nazis plutôt qu'avec les Soviétiques est l'un des signes les plus troublants du sceau de cette ukrainisation tardive et crispée.

Certains écrivains et essayistes galiciens défendent une vision à la fois plus intellectuelle, plus raffinée et plus ouverte du particularisme local, qui s'exprime par exemple dans la revue *Ji* (nom dérivé de la lettre « ĭ », signe distinctif de l'ukrainien par rapport au russe), dirigée par Taras Vozniak. Cette revue, financée par la Fondation Heinrich Böll, est animée par un esprit résolument européen, et défend une identité régionale tournée vers l'Ouest et non pas vers l'Est. Elle affiche des grands efforts de réconciliation tant avec les Juifs qu'avec les Polonais, comme en témoignent les numéros spéciaux consacrés à ces sujets⁸. Elle défend également le particularisme galicien, voire dans certains cas l'autonomisme vis-à-vis du centralisme de Kiev et de la russianité des régions orientales du pays.

L'un des numéros de la revue, datant de 2003 et justement consacré à la ville de Lviv, ne manque pas d'envergure. Dans un article programmatique où il expose sa philosophie de la ville, Vozniak dessine pour elle un avenir grandiose. Il envisage de faire de Lviv, ville au passé multinational, la « Strasbourg de l'Europe centre-orientale », la ville qui aurait pour mission de faire le lobbying de l'européanisation de l'Ukraine. Il la voit à la fois comme le moteur de la « réconciliation polono-ukrainienne » et de la « réconciliation ukraïno-juive » (pour l'instant vu la municipalité de la ville, cela semble un vœu pieux et indique la distance entre Vozniak et les pouvoirs en place). Pour lui, il s'agit surtout de placer Lviv au centre d'un nouvel axe qui relie la Galicie à la Pologne, et plus largement, l'Ukraine à l'Europe. Pour ce faire, il soutient le projet d'Euro-région San, pas encore voté, et qui prendrait Lviv et Rzeszów comme villes-moteurs. Poussé par un souffle visionnaire, il envisage même la création d'une zone de libre-échange autour de Lviv, permettant ainsi la réviviscence du commerce frontalier avec la Pologne.

L'idée de Vozniak est également de transformer Lviv en pôle universitaire et pôle médiatique de l'Ukraine moderne, afin de s'appuyer sur le potentiel de la jeunesse et sur la tradition nationaliste locale et celle d'indépendance vis-à-vis de Kiev. Enfin,

8. Voir le numéro de *Ji* sur les massacres de Volhynie en 1942-43, Волинь 1943. Боротьба за землю, *Ji* n° 28, mars 2003.

il veut sortir Lviv de son rôle de modeste chef-lieu de l'*oblast* de Lviv pour lui donner l'importance qui lui revient, celle de métropole de l'Ukraine occidentale, en créant une grande région fédérale dont Lviv serait la capitale et qui regrouperait la Galicie historique (avec les *oblasts* de Lviv, Ternopil et Ivano-Frankivsk), la Transcarpathie, la Volhynie et la Bucovine : forte de son poids grandi, cette super-région serait alors le moteur de l'intégration rapide de l'Ukraine à l'Europe⁹. Vozniak a donc un projet original : il utilise la situation et l'histoire frontalières de la ville pour imaginer la création d'un espace de médiation vers l'Europe. Son désir de lutter contre l'hégémonie du gouvernement de Kiev (dirigé par Koutchma à l'époque de la parution du numéro) rejoint une manière originale et ouverte de promouvoir le nationalisme d'Ukraine occidentale comme modèle de démocratie pro-occidentale.

Les thèses de Vozniak, élaborées bien avant les élections de novembre-décembre 2004 et la Révolution orange, posent la problème de l'évolution de la situation de Lviv à l'heure de l'élargissement de l'Europe depuis mai 2004. La question centrale, c'est celle de la frontière orientale de l'Europe¹⁰, puisque depuis l'intégration de la Pologne à l'Union européenne, la frontière séparant les nantis des laissés-pour-compte passe entre la Pologne et l'Ukraine, à quelques dizaines de kilomètres de Lviv. La ville se retrouve, depuis, à nouveau limitrophe d'un *kordon* d'autant plus infranchissable que des visas ont été introduits depuis l'automne 2003 pour les Ukrainiens vers la Pologne, frappant des centaines de milliers de personnes qui subsistaient de contrebande frontalière ou de travail illégal à l'Ouest, notamment en Pologne. La frontière entre l'Est et l'Ouest, qui passait autrefois en plein Berlin ou entre la Bavière et les Sudètes, se trouve aujourd'hui à Rava Rus'ka, poste frontière sur la route de Lviv, au mépris de la tradition historique de la région, car la Galicie orientale et la Galicie occidentale formaient historiquement une même province.

La cartographie imaginaire de l'Ukraine et la place qu'y occupe Lviv sont d'une importance considérable pour la manière dont on envisage, en Ukraine comme en Europe, le lien entre les deux parties de l'Ukraine. Ainsi, le livre de Samuel Huntington *The Clash of Civilizations* a connu à Lviv une forte adhésion du public, dans la mesure où il établit le postulat qu'un clivage fondamental (*fault line*) de notre monde, et qui coïncide avec la limite de la chrétienté dans l'Europe de 1500, passerait au beau milieu de

9. Тарас Возняк, «Львів. Sine qua non – 'без чого немає' : Філософія міста », *Львів. LEOPOLIS. LWÓW. LEMBERG. GENIUS LOCI*, n° 29, août 2003.

10. Luiza BIAŁASIEWICZ, « Re-ordering Europe's Eastern Frontier: Galician Identities and Political Cartographies on the Polish-Ukrainian Border », internet <http://www.colorado.edu/IBS/PEC/johnno/pub/galician.doc>.

l'Ukraine, la séparant en deux¹¹. Cette faille entre blocs de civilisations incompatibles opposerait l'Ukraine occidentale à l'Ukraine orientale, l'Ukraine gréco-catholique (uniatique) à l'Ukraine orthodoxe, l'Ukraine ukrainophone à l'Ukraine russophone, l'Ukraine nationaliste à l'Ukraine pro-russe, l'Ukraine bourgeoise à l'Ukraine communiste, et correspondrait à la division historique entre la Galicie habsbourgeoise et l'Ukraine dominée par l'Empire tsariste. Elle coïncide aussi avec le cliché local qui oppose, dans des visions déformantes qui se répondent en miroir, les *banderivtsi* (les partisans de Bandera, nationalistes ukrainiens antisémites, antipolonais et antirusse), aux *moskali* (les partisans de Moscou, russifiés ou soviétisés). Plus ironiquement, on pourrait suggérer d'ajouter qu'elle colle aussi avec la frontière entre le café et le thé ; critère non moins probant de mesure de différence culturelle ?

Les élections de 2004 et la Révolution orange, un tournant ?

La fracture anticipée à la fois par Vozniak et par Huntington a semblé confirmée du moins en partie par la campagne pour les élections présidentielles ukrainiennes de décembre 2004. Les scrutins ont montré, en effet, une division est/ouest du pays, Yanoukovytch, candidat de Koutchma, étant majoritaire dans l'est du pays, tandis que Iouchtchenko, candidat « démocratique » et pro-occidental, est soutenu par le centre et surtout l'ouest du pays. Au même moment, les élections en Roumanie sont passées pratiquement inaperçues, et même celles de Géorgie n'avaient pas retenu à ce point l'attention en Europe. Mais une sorte d'accélération de l'histoire s'est produite lorsque les médias occidentaux ont relayé la falsification des élections par le pouvoir pro-russe en place, l'empoisonnement vraisemblable de Iouchtchenko par les services secrets, et les manifestations pacifiques de la Révolution orange qui saisit le pays. Parmi les pays occidentaux, la Pologne s'est engagée tout particulièrement pour envoyer des observateurs, des cars polonais furent mis à disposition des manifestants, Kwasniewski et Wałęsa apportèrent leur support à Iouchtchenko.

Ceci dit, malgré cette apparente division du pays, il ne faut pas exagérer la dichotomie est/ouest dans ces élections. Le combat oppose en réalité l'Ukraine démocratique, estudiantine, intellectuelle, à des oligarchies post-soviétiques qui ont largement trempé dans la corruption et survivent dans les régions ouvrières de l'Est par tradition ou par clientélisme, mais ne sont guère différentes de par leur formation et leur mentalité, de celles de l'Ouest du pays. Iouchtchenko lui-même a été soutenu par une coalition formée

11. Samuel P. HUNTINGTON, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, New York, Simon & Schuster 1996.

tardivement entre libéraux, affairistes, socialistes, et nationalistes ukrainiens, qui s'est trouvée propulsée sous les projecteurs à sa grande surprise. Iouchtchenko a dû faire campagne dans l'ouest du pays sur des thèmes porteurs dans cette région, visitant par exemple le mémorial d'un combattant local de l'UPA. Ce n'est que tardivement qu'il s'est défait de l'embarrassant soutien du petit parti *Svoboda*, avatar de l'UNA-UNSO, parti nationaliste pro-nazi, dont les sbires bottés défilaient avec des drapeaux rouges et noirs dans les rues de Lviv ; ou encore du KUN (*Kongres Ukraïntsi kh Natsionalistiv*), jadis dirigé par Slava Stets'ko (femme de Yaroslav Stets'ko, collègue de Stepan Bandera à la direction de l'OUN dans les années 1939-1940) et députée d'Ivano-Frankivsk, récemment disparue¹². Membre de la coalition d'opposition *Nasha Ukraïna* jusqu'en juillet 2004, Oleh Tyaghnybok, leader du parti *Svoboda* (« Liberté », anciennement Parti National-Socialiste Ukrainien), avait fait campagne sur le slogan « L'Ukraine aux Ukrainiens » et « dehors les *moskali* et les Juifs » (ancien slogan de l'OUN pronazie). On a pu voir des graffiti « Les *moskali* et les Juifs dehors » dans les rues de Lviv, même si la théorie a été avancée qu'il s'agissait parfois d'une provocation des services secrets pro-gouvernementaux, ce qui est plausible¹³. Les nationalistes de l'Ouest du pays, qui réclament depuis un certain temps la reconnaissance des combattants de l'OUN et de l'UPA et leurs droits à la retraite au même titre que les partisans et les soldats de l'Armée rouge, ont maintenant espoir de faire reconnaître leurs revendications.

Notamment vis-à-vis de la question juive, Iouchtchenko a fait des progrès bien tardifs. Lorsque le journal d'opposition *Sil'ski visti* publia un article antisémite qui affirmait, entre autres thèses ridicules, que les Juifs étaient responsables de la famine de 1933, que le NKVD était composé à 99% de Juifs qui étaient coupables de la mort de millions d'Ukrainiens, et que les Juifs avaient participé à l'invasion de l'Ukraine par la Wehrmacht avec un contingent de 400.000 soldats, Iouchtchenko dut se faire tirer les oreilles avant de se désolidariser de ce quotidien, que Koutchma avait fait condamner à la fermeture¹⁴. En effet, *Sil'ski visti* avait compté parmi les

12. Voir par exemple Justus LEICHT, « Ukraine: Ultra-right groups support Yushchenko », *The Guardian*, 15 décembre 2004.

13. Voir l'article de Boris Komsy, « Xenophobe in Rage », *Jewish Observer*, octobre 2004, http://www.jewukr.org/observer/eo2003/page_show_en.php?id=474 ou, avec prudence, « Shadow of Anti-Semitism over Ukraine's Disputed Election », <http://www.bhrg.org/LatestNews.asp?ArticleID=51>. Pour une analyse des provocations possibles, voir Taras Kuzio « Russian and Ukrainian Authorities Resort to Inter-Ethnic Violence to Block Yushchenko », *Eurasia Daily Monitor*, 29 juin 2004 et du même auteur sur <http://www.utoronto.ca/crees/faculty/kuzio18.htm>.

14. L'article incriminé était « Les Juifs en Ukraine aujourd'hui : La réalité sans mythes » signé par Vasyl YAREMENKO. Voir <http://www.infoukes.com/rfe-ukraine/2004/0205.html> et John ROSENTHAL, « The Silski Visti Affair Revisited »,

soutiens de la campagne de Iouchtchenko et ce dernier ne sut pas prendre parti sur le fond de l'article. Ce n'est que bien tardivement, sans doute avec l'arrivée de conseillers américains qui le reprirent, qu'il envoya des vœux d'une parfaite rectitude politique à la communauté juive d'Ukraine à l'occasion de la fête de Hanouka en décembre 2004. À l'occasion du 60^e anniversaire de la libération d'Auschwitz, il put se prévaloir de son père, ancien interné du camp en tant que prisonnier soviétique, et garantir que jamais en Ukraine il n'y aurait d'antisémitisme.

Même si ces lourdeurs restent en partie marginales eu égard au bond en avant de la démocratie que peut faire espérer le tournant orange, ces débuts de campagne maladroits n'ont guère été remarqués par les médias occidentaux et ils témoignent d'une grande immaturité de la politique locale. Dans la vie politique de Lviv depuis 1989, on peut dire qu'en grande partie l'ancienne propagande soviétique a fait place à de la propagande « ukrainienne », mais le type intellectuel des dirigeants et des élites locales est resté le même, un type formé par le système soviétique. À Lviv, il n'est toujours pas possible de débattre publiquement d'un certain nombre de questions même avec des universitaires. L'apprentissage du débat contradictoire et d'une réflexion différenciée fait encore partie des desiderata du futur. En ce sens, et même si elles s'opposent par leurs choix politiques et par des traditions diverses, l'Ukraine occidentale ne se différencie pas de l'Ukraine orientale et ne peut fondamentalement être qualifiée de plus européenne dans les mentalités profondes.

L'eupéanisation du camp de Iouchtchenko et de certains de ses partenaires électoraux et locaux est tardive et incomplète. Le travail de confrontation avec le passé et avec l'antisémitisme que l'Europe a exigé et obtenu des historiens polonais reste encore entièrement à faire en Ukraine, de même que la Turquie a encore du chemin à parcourir dans la reconnaissance du génocide arménien, même si la comparaison ne peut se faire terme à terme. Il reste à savoir : le nationalisme de certains supporters de Iouchtchenko en Ukraine occidentale est-il soluble dans l'Union Européenne ?

Delphine BECHTEL.

(Université Paris IV Sorbonne et CIRCE.)